fil pour le tissage ; c'est une navette que devrait porter ton écusson, et non ce puits prétentieux " d'argent sur fond de gueules."

Je crois bien que quelque pensée semblable traverse de temps à autre la cervelle de ma mère, surtout quand elle a reçu en haut lieu une rebuffade au-devant de laquelle, d'ailleurs, elle avait couru.

Son seul espoir est dans un mariage pour moi dans la vraie noblesse (son douaire étant viager ne lui permet pas d'aspirer pour elle-même à la moindre couronne) ; elle espère trouver quelque fille noble, très pauvre, mais héritière d'un grand nom transmissible au mari. La chose n'est pas impossible, mais le cas est, paraît-il, très rare et la demande surpasse l'offre dans de telles proportions qu'avec mes cent mille livres de rente, je n'arrive pas dans les premiers, tant s'en faut.

Moi, ça m'est totalement indifférent. Quand j'aurai envie de me marier, je chercherai une femme à mon goût, et celle qui me plaira, bergère ou duchesse, je l'épouserai ; seulement je veux vivre en paix avec ma mère dont je suis l'unique enfant, et je ne lui imposerai jamais une bru contre sa volonté. De mon côté, il est entendu que je reste entièrement libre de refuser ce qu'on me propose . . . et je vais profiter immédiatement de cette liberté pour infliger un dix-septième déboire à l'infortunée Rosebergue.

Nous partons demain matin pour notre tournée de Bretagne, à pied, le sac au dos, pas même de bicyclette ; je suis bon marcheur et pas pressé.

Si à vingt-neuf ans, avec de la santé, de la gaieté, un bon camarade, une bourse bien garnie, et un beau pays devant moi, je ne sais pas trouver le plaisir, c'est qu'il est introuvable !

Nous sommes allés hier soir faire nos adieux et présenter nos respects au Moustoir ; Aliette y était, fraîche comme une feuille de rose et très gaie.